

ayant des fils à marier. Tous les jeunes gens réunis pour cette fête se pressaient autour d'elle. C'était à grand peine qu'elle parvenait à inscrire les invitations qui lui étaient faites. Édouard n'enviait à tous ces élégants qu'une seule chose : l'aplomb que leur donnait leur position sociale. Ses oreilles étaient assourdies par le bruit des conversations, roulant toutes sur les transactions commerciales, les opérations financières. Jamais il n'avait tant entendu parler de hausse et de baisse. On ne comptait que par millions. M. Derlac était à la tête de l'aristocratie d'argent de Bordeaux. Ses salons réunissaient ce soir-là l'élite du haut commerce.

Marthe avait été élevée dans ce monde-là. Sans doute, pour elle aussi, le mérite devait s'évaluer d'après la fortune. Édouard pensait ces choses et pourtant il se rapprocha de sa cousine.

— Je suis un sot, se dit-il, pourquoi ne lui parlerais-je pas comme font les autres ? Je l'inviterai, quand ce ne serait que pour entendre sa voix.

Les danses avaient cessé un instant. Entourée de plusieurs jeunes filles, Marthe riait et chuchotait avec elles, en passant sans doute en revue tout le personnel du salon.

— Ah ! il a quitté son coin, dit une voix railleuse. Marthe, votre adorateur muet est parti.

— Que vous êtes fatigante ! répondit celle-ci. Laissez ce pauvre garçon m'admirer si cela l'amuse. Il faudra que je sache qui c'est. J'ai vu mon père lui parler.

— Si vous le voyez, ma chère, vous pourrez lui insinuer que ses souliers sont trop pointus et que sa cravate n'a pas la moindre élégance. Je suis sûre que c'est un habitant des Îles Marquises, qui s'est fait habiller par un tailleur de village.

Un éclat de rire général du groupe récompensa la jeune fille de sa sortie moqueuse.

Édouard avait compris qu'on parlait de lui. Il ne recula pas cependant ; et lorsque Marthe retira son échantillon de dessus son visage, elle le vit debout devant elle. Sûre qu'il avait tout entendu, elle rougit jusqu'aux tempes. Il fit son invitation.

Dans toute autre occasion, Marthe eût refusé ; alors elle ne l'osa pas. Elle espérait, par cet acte de condescendance, faire oublier à l'étranger les railleries qu'on s'était permises sur son compte. Elle accepta donc une contredanse.

En dansant, ils n'échangèrent que des phrases banales. Édouard ne savait que dire, de peur de se trahir. Marthe avait peine à réprimer un sourire railleur, en voyant cet embarras dont elle ne soupçonnait guère la cause. Le jeune homme s'étonnait de l'assurance de ses manières : tout chez elle annonçait l'habitude du monde.

Il la trouva fière et dédaigneuse. Il lui fit remarquer une jeune fille qui ne dansait presque jamais et dont le joli visage paraissait tout triste.

— Pourquoi ses parents s'obstinent-ils à la mener dans une société qui n'est pas la leur ? avait elle répondu en relevant sa lèvre. Mon père les a engagés par complaisance ; ce sont des détaillants.

Elle prononça ces derniers mots presque avec mépris.

Édouard eut peine à retenir une phrase qui eût vivement blessé son orgueilleuse cousine. Qu'aurait-elle dit s'il lui avait brusquement rappelé son obscure origine ? Aurait-elle voulu croire que son père, à elle, était un petit mercier de village ?

— A quoi bon l'affliger ? pensa-il. Est-ce sa faute si elle

a été mal élevée, si on a tout fait pour lui faire oublier qui elle est ? Seulement je me tiendrai à l'écart. Il est bien inutile de revendiquer mon titre de cousin. Je serais probablement fort mal accueilli.

La contredanse finie, il reconduisit Marthe à sa place et quitta le salon, bien décidé à n'y rentrer que lorsque sa position lui donnerait le droit de traiter d'égal à égal avec tous ces riches parvenus.

Mais cette soirée lui inocula presque la fièvre d'argent. Rentré dans sa petite chambre, il forma mille plans : il croyait de bonne foi que la richesse seule pourrait lui donner le bonheur.

« Comme tous ces gens-là ont l'air heureux ! » se répétait-il sans cesse.

Alors lui revint le projet qu'il avait formé souvent. Un de ses oncles était allé tenter la fortune à la Nouvelle-Orléans. Pourquoi n'irait-il pas le rejoindre ?

Il est rare, dans le Gers, de trouver une famille dont quelques membres n'aient été en Amérique. Ceux qui reviennent riches tournent la tête aux autres.

Édouard résolut de s'expatrier aussi. Ses parents ne s'y opposeraient pas, au contraire. Pour eux, le but unique de la vie était de s'enrichir ; l'affection venait en seconde ligne.

Que de châteaux se bâtirent cette nuit-là dans la cervelle enfiévré du jeune homme !

Le lendemain il était plus calme. Il prit possession de son poste chez M. Derlac, et bientôt il fut signalé comme un des meilleurs employés.

D'un caractère aimant et généreux, il se lia vite avec ses camarades et s'en fit des amis. Sans renoncer à l'ambition de faire fortune, il ajournait son départ et ne se trouvait pas à plaindre.

Interrogé par M. Derlac sur l'impression qu'il avait reçue en voyant sa cousine, il ne lui dissimula rien.

— Elle n'est plus de notre monde, dit-il à l'armateur. J'aime mieux qu'elle ignore mon existence que de la voir rougir de notre parenté. En vous la donnant, mes parents ont brisé les liens qui nous unissaient. Elle est heureuse : cela doit nous suffire. Si, dans l'avenir, le sort nous rapproche, j'espère qu'elle me saura gré de ma délicatesse.

— Vous êtes un brave jeune homme, répondit l'armateur en lui tendant la main. Ma femme, je vous l'avouerai, craignait beaucoup votre arrivée ici. Dès le premier coup-d'œil, je vous ai jugé. Vous êtes fier. J'étais sûr que vous comprendriez notre position. Je désire plus vivement que jamais que vous réussissiez...

— Alors vous me permettez d'oser m'appeler le cousin de votre fille adoptive ? dit-il avec un peu d'ironie. Il est peu probable que de si tôt j'aie un rang dans le monde. Mais, soyez tranquille, Monsieur ; mon orgueil, autant que le vôtre, saura garder notre secret.

Il ne revit Marthe qu'à la dérobée. Lorsque ces dames allaient sortir, les commis se précipitaient aux fenêtres pour tâcher de les apercevoir au moment où elles montaient dans leur brillant équipage. C'était avec un certain orgueil qu'Édouard écoutait les exclamations admiratives que provoquait la beauté de sa cousine. Il n'avait pourtant pour elle que les sentiments affectueux d'un frère aîné.

Il y avait près d'une année qu'Édouard était à Bordeaux, lorsqu'il reçut la nouvelle de la mort de son père. Le marchand avait été emporté si brusquement qu'on n'avait pas eu le temps d'avertir son fils. Il fallut